

Roland de la Platière

Lettres écrites de Suisse,
d'Italie, de Sicile et de Malthe
par M. ***, Avocat en Parlement, de plusieurs Académies de France, et des Arcades de Rome
qui mores hominum multorum vidit, & urbes

A M^{lle} ** A PARIS
En 1776, 1777, et 1778

LETTRES

ÉCRITES DE SUISSE,

D'ITALIE, DE SICILE ET DE MALTHE,

PAR M. ***, Avocat en Parlement, de plusieurs
Académies de France, & des Arcades de Rome,

Qui mores hominum multorum vidit, & Urbes,

A M^{lle} ** A PARIS,

En 1776, 1777 & 1778.

TOME SIXIÈME.



A A M S T E R D A M.

M. D C C. L X X X.

La copertina del volume

Lettre XXXIX

ROUTE DE NICE A TURIN ET DE TURIN A CHAMBERY

Nizza 20 luglio 1777.

Pressés par le temps, ou invités par la compagnie, nous avons grossi la caravane, & notre cavalcade est de huit personnes; trois officiers, un domestique, un prêtre, un jeune homme, le directeur des fabriques de tabac de la Sardaigne, et moi. Comme il est d'usage dans les voitures publiques, de partir avant le jour, on s'est salué sans intérêt, on a cheminé sans mot dire; puis on se rapproche, on tâte son monde, on s'accroche enfin ou il se trouve le plus d'analogie.

Avec cette douce urbanité d'une société aimable, qui ne s'allie pas toujours avec un grand nom, M. le Baron de *Grimaldi*, Officier aux Gardes de S.M. Sarde, a bientôt décelé son goût des belles connaissances, qu'il est aussi avide de cultiver & d'approfondir, que s'il n'avait que cette ressource pour le distinguer. Je dois à l'ardeur du fauvoir qui agite son esprit, & à la douceur du sentiment qui meut son ame, tout le charme de cette traversée. Les sciences & les lettres, me disait-il, sont les doux enfants du loisir: le bruit des armes les effarouche; ce sont des plantes dans un climat exotique, elles ne sauraient s'y naturaliser: mais elles ont cela de commun avec l'agriculture; qu'elles n'offrent que des jouissances qui même se fecondent & s'accroissent mutuellement: quand pourrai-je être rendu à ma terre natale!

*Felices nimium sua si bona norins
Agricolos!*

Le torrent qui passe sous la ville, trace la route de la montagne. On chemine pendant trois heures dans une suite de gorges, à travers un pays cultivé partout où il peut l'être, où les oliviers dominent, & qui devient de plus en plus âpre, agreste & sauvage. Vient ensuite une haute montagne, contre laquelle la route est en un si grand nombre de terrasses qui se replient les unes au-dessus des autres, qu'on voit, pendant une heure, pendre sur sa tête ceux qui ont précédé, & qu'un faux – pas rejetteroit loin sur ceux qui suivent. Dans cette exposition au Midi, elle n'est point sans culture; bientôt les rochers grossissent & se multiplient; on trouve des marbres, du granit: mais rien de scabreux, point d'accidents; quelques grains çà & là, qui ne sont pas mûrs à la fin de juillet; peu d'habitants; des troupeaux de petites chèvres qui gambadent sur ces rochers.

Il nous a fallu sept à huit heures de marche pour arriver à *Soupelle*, dans un vallon au bas de la montagne dont je viens de parler. On ne sauroit nulle part manger plus salement, ni faire un plus mauvais dîner: cependant le village est de 3000 âmes, & le passage très – fréquenté par les muletiers: il s'y en trouvoit un grand nombre en ce moment, portent à Turin leur bagage, des marchandises & sur-tout du sel. Ces mulets vont plus vite encore à la descente qu'à la montée.

La vallée, quoiqu'un peu maigre, est bien cultivée: elle a une rivière, des prairies, d'excellents fourrages; du reste, elle est presque couverte de vignes & d'arbres fruitiers. Les montagnes voisines fournissent le bled nécessaire. On retrouve ici quelques boeufs & des vaches, par le moyen desquels on bat très-lentement le bled. Après quatre heures de marche, dans un pays maigre, sur une montagne escarpée, par une route faite à grand frais, nous sommes arrivés à la *Giandola*, où le gîte est bon.

La bande s'est accrue dans la matinée, & nous nous sommes acheminés en nombre dans une partie de la route la plus pittoresque, taillée dans la montagne, en forme de tranche immensément profonde, soit par l'éternel courant d'une rivière très rapide, soit de main d'homme. De petits parapets, des espèces de trottoirs quelquefois en l'air; des ponts, dont un seul coupé intercepteroit toute communication, fournissent uniquement au passage, & ne permettent pas toujours aux cavaliers, ou aux muletiers, de se croiser sans risques. Bientôt on ne trouve plus d'oliviers; ils sont remplacés par le pin & le châtaignier, beaucoup plus abondants de l'autre part du Col de Tende. Un château fort domine ce chemin, d'une situation où une poichée de monde pourroit arrêter une armée.

Tende est un gros village, à l'entrée d'un bassin où roulent de belles eaux, & au pied de la montagne sur laquelle esc ce fameux passage. On y feroit maigre chère avec les seules productions du canton: on y vit cependant. Il faut ensuite monter pendant trois heures, & descendre pendant deux, pour arriver à Limon, lieu de la couchée. Un peu avant la moitié de la montée, on trouve un corps-de-garde, où, l'hiver seulement, on

place un détachement de trente homes, commandé per un officier. Cette troupe a pour object, non-seulement la sûreté de la route, mais elle doit assister les voyageurs, don't, l'hiver, il meurt Presque toujours quelques-uns, égarés, perdus, gelés, ou enterrés dans les neiges; tandis qu'en cette saison le passage est leste, & meme agreeable pour les curieux.

Des que les premières neiges ont couvert la route, & jusqu'à ce que quelques voyageurs en aient tracée une nouvelle sur elles-mêmes, on sonne la cloche du corps-de-garde, pour rappeler les malheureux égarés, & les remettre sur la voie. C'est principalement dans la vallée, entre le village & le Col de Tende, que les lavanches font périr le plus de voyageurs & de mullets, par bandes quelquefois de 10, 15, 20.

Du Col meme on voit la mer de Nice. Il fait toujours froid sur ce sommet: cependant, dès qu'on l'a passé, on trouve des prairies, des troupeaux, les plus hautes montagnes sont gazonnées, & diverses fleurs y donnent un bel émail. Il se montre bien de la neige en divers endroits, mais au loin. La végétation dans ces montagne, est graduée d'une manière frappante; celles qui couvrent le territoire de Nice, sont pelées au sommet; les suivantes, de masses rougeâtres, d'una faible aggregation, roches pourries & gros grés décomposés, sont encore bien arides, mais non sans verdure. La terre végétale s'augmente, elle se couvre engine de productions toujours plus vigoureuses.

Limon, la seconde couchée, est une petite Ville qui fournit beaucoup de muletiers: il y a un détachement de troupes. Son territoire est plus en prairies qu'en culture; les voitures commencent à y rouler: cependant il convient toujours mieux de prendre les mullets jusqu'à *Coni*, où les occasions de s'arranger autrement sont plus fréquentes. Les gorges s'élargissent, les montagnes s'abaissent, & après deux heures encore de descente, on se trouve pour toujours dans la plaine....

Le note di viaggio qui contenute ricalcano molto quelle di Jerome de La Lande, autore di "Voyage en Italie fait en 1765-1766" –Paris, 1786 – T. IX , pagine 411 e successive. Secondo alcuni¹, de La Lande non avrebbe visitato questi luoghi, pertanto avrebbe di fatto riportato quanto scritto da Roland de la Platière.

Limone – m. b. - 2014

¹ Nota tratta da "Nice Historique" - anno 16 – n. 6 – juin 1913, articolo di A. Barety "**Le voyage de Nice autrefois**" pagine 169-185; l'articolo è diviso in due parti: "D'Antibes à Gènes par la route" e "De Nice à Turin par le Col de Tende". Nell'articolo è contenuta la descrizione di Jerome de La Lande.